Plus d’information dans les prochains textes qui seront publiés sur le site internet enlacezapatista.ezln.org.mx

Compilation des Communiqués Zapatistes

par El Capitan

Août - Octobre 2024



Quatrième date : juillet 2025.- Rencontres Semencières : chemins, rythme, compagnies et destinations pour le chemin du Jour d'Après. Signataires de la Déclaration pour la vie. Lieu : en cours.

Cinquième date : octobre-novembre 2025.- Marche-Tour-Cavalcade-Vol libre en l'honneur de nos ancêtres : pied nu, en sandale, chaussure, talon aiguille, tennis, botte, bottine, à tricycle, vélos, patins, rollers, trottinette, diable, brouette, moto, quad, cheval, mule (sans infraction), âne (qui ne soit pas un fonctionnaire public), en barque, bateau, ski, planche de surf, traîneau, chariot, treuil, auto, camionnette, camion, bus, semi-remorque, tracteur, pelleteuse, camion de chantier, fauteuil roulant, taxi, service à domicile par application, drone, avion, ULM, petits avions en papier, modèles réduits, moulinets, etc. Jours des morts : Autels et décorations mobiles, portables ou personnels en l'honneur de celles et ceux qui manquent. Lieu : dans les parties et le tout de la planète Terre.

Sixième date : deuxième quinzaine de décembre 2025. Semencier sur la Tempête et le Jour d'Après avec des exposés d'invité.e.s. Lieu : à définir.

Depuis les montagnes du Sud-est mexicain,

Sous-commandant insurgé Moisés./ Mexique, octobre 2024.

ON RECOMMENCE ?

Le figuier lime son ventde ses branchages qui grattent.La montagne, chat farouche, sort ses acides agaves.Mais qui viendra ? Et par où… ?

(**Romance somnambule.Federico García Lorca)** (1)

Oui, le vent et la montagne semblent se connaître depuis longtemps. Je pourrais vous dire la date exacte, mais ça ne change rien à l'affaire… ou à la chose, au choix. Il se peut qu'on ne comprenne pas cette ferme mais apparente résignation ou résistance : la montagne qui supporte encore et encore des coups de griffes ; le vent qui apparemment se retire, s'avoue vaincu pour revenir ensuite. Toujours pareil, toujours différent.

Mais ce ne sont pas ces attaques brutales qui préoccupent la montagne. Elle en a vu de pires, pour peu qu'on le lui demande. Non, ce qui l'inquiète, ce sont les tempêtes qui arrivent avec des bulldozers, des pelleteuses, des chercheurs de minerais, des entreprises touristiques, des usines, des centres commerciaux, des trains, des gouvernements qui font semblant d'être ce qu'ils ne sont pas, la destruction, la mort. Bref : le système.

Il ne serait donc pas étonnant qu'ils parviennent à un accord, la montagne et le vent. Après tout, ils partagent la même mère : ***Ixmucané***, la plus sage.

Non, je ne vous dirai pas la date exacte de leur première rencontre. Mais, disons qu'ils se connaissent de longue date, que la grimace sceptique et le rictus méprisant de la montagne face aux premiers éclairs et bourrasques sont devenus habituels. Même chose pour l'insolence du vent quand, à force de pluie, de vents et de tonnerre, il arrache à la montagne des mèches de sa verte chevelure. Les coups de griffe que le vent lance avec une passion maladroite, les blessures telles des tranchées détrempées, ne parviennent pas à atténuer le rejet âcre de la montagne. Ils se rencontrent, ils se séparent et finalement finissent par s'étreindre et se disent au revoir sans promesses ni confessions. Une relation complexe pleine d'acceptation et de rejet. « L'amour », quoi.

-*-

On dit que l'on dit qu'on raconte qu'une légende qu'il reste encore à écrire relate qu'il y eut une réunion où on convoqua la famille de ***Votán***, gardien et cœur du peuple. Et la montagne s'exprima ainsi :

*« Mes enfants, mes chéris, il va se passer ce que vous avez lu auparavant sur ma peau et mes cheveux. Mon frère, le vent, le seigneur **Ik'**, apporte des nouvelles terribles d'une autre tempête, la plus meurtrière de toutes. Nous le savons déjà. Et c'est à toute la famille de résister et de se défendre. Vous êtes les gardiens créés pour protéger. Sans vous, nous périssons et nous errons sans but. Sans nous, vous devenez des êtres perdus, avec un cœur plein de vide et sans espoir dans votre existence. **Ik'** raconte ce que son cœur a vu : sur la terre comme dans le ciel, les animaux partagent inquiétude et angoisse.*

On l'écoute dans le Cauca et dans les quartiers de Slovénie. Au Japon et en Australie. Au Canada et en SLUMIL K´AJXEMK´OP (2). En Norvège, en Suède, au Danemark et au Nicaragua qui ne se rend pas, ni ne se vend, jamais ! À La Polvorilla et dans la blessure que le train transisthmique, plaie suppurante, a ouverte dans le cœur des

autochtones qui luttent. Dans les patries que la guerre multiplie comme des malheurs et chez ceux qui ont les Bras Ouverts (3) pour secourir les démunis. À Ostula et au Groenland. En Haïti torturée et dans les cenotes mayas souillés par les rails de la démagogie. Chez les déplacés et chez les expulsés de la vie par l'extorsion. Dans le @ libertaire qui avertit, depuis longtemps, que l'État n'est pas une solution mais un problème. Chez la petite fille palestinienne qui avec cette bombe a reçu l'inconnu de la vie… et la certitude de la mort.

C'est ainsi que l'on parle au peuple frère ***Saami,*** *au mapuche, au gitan avec sa maison sur le dos, à l'originaire de toutes les terres et mers, à celui qui lutte et résiste sur la terre qui pousse vers le haut, au pêcheur qui dans la mer laboure la vie. On le raconte aux petites filles qui comprennent la langue oubliée. Aux petits garçons aux regards sérieux. Aux femmes qui cherchent des absences forcées. Aux personnes déjà âgées qui maquillent leurs cicatrices comme des rides douloureuses. À qui ne sont ni lui ni elle et que Rome aille se faire foutre. À tous les êtres humains qui, comme le maïs, ont toutes les couleurs et, à table, à terre, dans leurs bras, ont toutes les manières.*

Mais tous n'écoutent pas. Seulement qui regarde loin et profond comprend ce que cette parole que parle ***Ixmucané****, la plus sage, dit et avertit.*

Cherchez donc la manière, mes enfants. Et cherchez qui. Élevez votre voix avec le seigneur Ik' dans une main et mon cœur dans l'autre. Rappelez au monde que la mort et le lendemain se forment dans les ombres de la nuit. La lumière se forge dans l'obscurité. »

-*-

Oui, le vent et la montagne se sont à nouveau rencontrés. Mais cette fois-ci, ce fut différent. L'aube avait retardé son arrivée, étouffée peut-être par la chaleur, mais au premier éclair déchirant le *huapác*, elle se présenta immédiatement avec une pluie telle une gifle.

Dans la cahute, le bruit des gouttes sur le toit de tôle ne permettait pas ou peu d'écouter. Mais, on parvenait à voir clairement, grâce à la bienveillance chancelante d'une lanterne, sur la table – brûlée et avec des brins de tabac humide – un papier couvert de ratures. La seule chose qu'on y lisait clairement était :

« La patience est vertu du guerrier. »

Voilà. Santé et que la nuit nous trouve comme il se doit, à savoir, réveillés.Depuis les montagnes du Sud-est mexicain.



Le Capitaine, Août 2024

P.S.- Oui, bien sûr, et de la guerrière. Oui, et du de la guerrier·e. *De le guerrere*? Vraiment ?(

1) Complaintes gitanes, traduit de l'espagnol par Line Amselem, Paris, Allia, 2022, p. 33-35.

(2) Slumil K'Ajxemk'Op, nom par lequel les zapatistes ont rebaptisé l'Europe lors du Voyage pour la vie, et qui signifie «terre rebelle», «terre qui ne se résigne pas».

(3) Allusion à l'ONG «Open Arms»

Ces personnes…

Pour elles, notre cœur.

Notre écoute attentive à leur regard.

Notre parole qui les cherche.

Notre étreinte commune malgré les géographies et les calendriers.

Pour elles, et avec elles, la fête des rencontres…

Depuis les montagnes du Sud-est mexicain.



Le Capitaine. Octobre 2024

CONVOCATION. Octobre 2024.

Les Assemblées de Collectifs de Gouvernements Autonomes Zapatistes (ACEGAZ), les communautés zapatistes et l'EZLN convoquent toutes les personnes, groupes, collectifs, organisations, mouvements et peuples originaires qui ont souscrit à la dénommée « Déclaration pour la Vie », aux..

Rencontres Internationales de Rébellions et Résistances

2024-2025.

Thème : La Tempête et le Jour D'Après

Les sièges des évènements, tout comme leur réalisation, ne sont pas encore connus au vu de l'évidente situation d'insécurité et de violence que les 3 niveaux de gouvernement (fédéral, étatique et municipaux émanant des partis PRI, PAN, MC, PVEM, PT et MORENA), au Chiapas, ont provoquée, alimentée et dissimulée depuis plusieurs années. Bon, cette situation existe et persiste dans les parties et dans le tout de cette géographie appelée « Mexique ». Mais l'intention, c'est que ça se passe dans l'État du Chiapas, au Sud-est du Mexique.

Première date : deuxième quinzaine de décembre 2024 jusqu'au 3 janvier 2025. Lieu, en cours. Activité : dialogues zapatistes sur leur diagnostic de la tempête et sur la généalogie du commun pour affronter le jour d'après. Première présentation d'Art de jeunes zapatistes. Lieu : en cours.

Deuxième date : février-mars 2025. Musique, Théâtre, Peinture, Danse, Sculpture et Littérature du jour d'après. Lieu : en cours.

Troisième date : du 12 au 19 avril. Musique, Théâtre, Danse, Peinture, Littérature et Sculpture du Jour d'Après. Sciences : Physique, Chimie, Astronomie, Mathématiques, etc. Pratique et enseignement. Activités d'Arts et de Sciences, sans Électricité, seulement avec des instruments non électriques et avec des matériaux non commerciaux, sur le terrain, sans internet, sans combustibles fossiles. Lieu : en cours.

Il y a des personnes comme ça…

Dans les différents recoins du monde et sur toute la planète, dans les parties et dans le tout, il arrive qu'il y ait des personnes comme ça…

Qui disent «NON», quand la majorité acquiesce avec une indifférence résignée.

Qui lèvent la tête quand la majorité la baisse.

Qui ne croient pas, quand le credo officiel s'impose à la majorité.

Qui ont des principes, quand la majorité invente des alibis.

Qui cherchent vérité et justice, alors que la majorité se perd.

Qui marchent pour trouver, quand la majorité s'assoit et attend.

Qui luttent, quand la majorité se rend.

Qui disent quand elles parlent, même si la majorité répète.

Qui, en se regardant dans le miroir, se trouvent, alors que les majorités exigent qu'elles se perdent en elles.

Qui veillent, même si la majorité dort.

Qui se donnent sans compter, alors que la majorité est administrée.

Qui se rebellent, quand la majorité s'exécute.

Qui sont différentes, alors que la majorité se ressemble.

Qui écoutent aujourd'hui le son lugubre de demain, même si la majorité n'entend que le bruit d'un passé mensonger.

Qui ne se conforment pas, alors que la majorité se résigne.

Qui ouvrent les yeux, même si la majorité les ferme.

Qui crient, alors que la majorité devient sourde sous les consignes.

Qui se frayent un chemin, en se battant parmi les décombres, le sang, les os, la boue et la merde, en choisissant destination, rythme et compagnie alors que la majorité avale les couleuvres qui apparaissent sur la route toute tracée du mensonge.

Qui ne pardonnent ni n'oublient, même si la majorité professe la religion de l'apathie.

Qui pensent de façon critique alors que la majorité consulte le dogme à la mode.

Qui luttent parce que c'est leur devoir, et non pour faire partie de la majorité.

Qui sont à peine une fissure, quand la majorité devient un mur.

Ces personnes. Si petites. Si diverses. Si différentes. Si minoritaires. Si nécessaires.

Ces personnes sont là. Même si elles ne sont pas nommées, même si le regard du Pouvoir ne les prend pas en compte, même si on ne les écoute pas là-haut, même si elles n'apparaissent pas dans les enquêtes et dans les statistiques.

Supposons, sans pour autant l'admettre…

Août 2024

Supposons, sans pour autant l'admettre, que vous pouvez imaginer ce qui suit :

Vous êtes né dans un peuple autochtone. Dans une communauté, vous avez appris votre langue, votre culture et votre mode de vie. Tout cela vous rend différent. Pour l'anthropologie officielle, votre langue est un «dialecte» et votre peuple est une «ethnie». Vous êtes ce que les progressistes appellent «un indien». Peu importe votre couleur de peau, car dès que vous commencerez à parler, vous remarquerez l'expression de mépris de votre interlocuteur non indigène.

Vous verrez, aussi, comment cette personne porte instinctivement la main à la poche pour vous donner une pièce de monnaie. Cette personne partira du principe que vous êtes inférieur, ignorant, sale, pauvre, superstitieux, manipulable… et idiot. Mais, tant pis, c'est ainsi que vous êtes né. Peu importe ce que vous faites, rien ne fera changer cette attitude de l'autre. De la même manière qu'on est culturellement indigène, on est raciste par culture, même s'il s'agit d'un racisme «cool».

Supposons maintenant, sans pour autant l'admettre, que votre peuple autochtone à vous, votre langue, votre culture, en fait votre mode de vie, est le ***Cho´ol***, peuple de racine maya, qui habite dans les États mexicains sud-orientaux du Chiapas, du Tabasco et du Campeche.

Supposons, sans pour autant l'admettre, que, comme tous les peuples autochtones, vous avez souffert du mépris, du racisme, de l'injustice, des coups, des trahisons et des moqueries – en plus, bien entendu, des disparitions forcées, des incarcérations, des viols et des assassinats – seulement pour être ce que vous êtes : un indigène ***cho'ol***.

Supposons, sans pour autant l'admettre, que vous savez qu'une partie des peuples originaires au Chiapas, dont le peuple **Cho'ol**, fait partie d'une organisation appelée euzèdélène (également connue comme «les zapatistes du Chiapas» ou «néozapatistes», ou «transgresseurs de la loi» ou ce qui est à la mode), qui a pris les armes le premier janvier 1994, dans ce qu'on a appelé «le début de la guerre contre l'oubli», et a mis ainsi fin au plan du pouvoir transexennal de Carlos Salinas de Gortari (c'était avant le rêve humide du salinisme, et c'est maintenant celui du morénisme).

Supposons, sans pour autant l'admettre que vous n'êtes ni anthropologue ni historiographe officiel, c'est-à-dire que vous savez que, pendant des siècles, les peuples originaires ont été traités par la modernité (par des gouvernements et à des étapes différentes mais semblables) avec un mélange de dégoût et de gêne. Et que vous savez que ces peuples originaires dont il est question existent, vivent et luttent au-delà des livres, des musées, des destinations touristiques, de l'artisanat et des discours gouvernementaux.

Supposons, sans pour autant l'admettre, que vous savez que ces peuples zapatistes sont en rébellion et en résistance parce qu'ils ont pris le chemin d'une construction terrible et merveilleuse : un autre monde, qui contienne tous les mondes.

Supposons, sans pour autant l'admettre, que vous, en tant que **Cho'ol**, vous avez eu la malchance de naître et de vivre près du domaine d'un personnage puissant.

Supposons, sans pour autant l'admettre, que votre nom ou votre grâce est **José Díaz Gómez**, et que vous êtes prisonnier dans une prison du Chiapas accusé d'être ***cho'ol*** et… d'être zapatiste.

Maintenant, si on change de fréquence, supposons que vous pouvez avoir accès à ce qui se dit dans les tribunaux, les postes de police et les prisons du Chiapas. Non sans un sentiment de gêne, vous entendez ceci : « Il est zapatiste, un de ceux qui critiquent et ne soutiennent pas le président ». « Le chef va être content qu'on punisse un des conservateurs qui refusent d'être sauvés par la modernité et le progrès (autrement dit la 4T). »

Maintenant, supposons, sans pour autant l'admettre, que votre liberté à vous, ***cho'ol*** et zapatiste, dépend de multiples facteurs : l'humeur du juge ce jour-là, l'accusation, la police, les autres grands propriétaires (en plus de celui qui a son domaine à Palenque), le besoin qu'ont les petits hommes gris de s'attirer les bonnes grâces de supérieurs qui ne savent même pas qu'ils existent.

Supposons que vous savez qu'une organisation non gouvernementale, de défense des droits humains (de celles qui sont tellement vilipendées par le suprême – comme par les travailleurs de la presse privée –), a démontré votre innocence, et que l'accusation ne peut même pas présenter la moindre preuve contre votre liberté – ni celle de vos autres compagnons qui sont poursuivis. Mais c'est inutile parce que vous n'êtes pas innocent des deux crimes pour lesquels vous êtes en prison depuis presque deux ans : être indigène et être zapatiste.

Maintenant, supposons, sans pour autant l'admettre, que vous allez en même temps sur le *Zócalo* de Mexico et que vous contemplez une structure en fer et en papier mâché supposée être, sans pour autant l'admettre, la réplique d'une pyramide du peuple maya.

Supposons, sans pour autant l'admettre, que vous pensez donc et concluez que c'est cela l'indigénisme au Mexique : une simulation de papier maché en hommage à un passé lointain (et manipulable dans l'historiographie officielle), et des milliers d'injustices « administrées » par le gouvernement en place, contre les peuples originaires dans le présent. Pour les gouvernements, les peuples originaires sont la matière première de leur fabrique d'alibis « historiques » … et de coupables.

Maintenant supposons, sans pour autant l'admettre, qu'on vous a demandé – étant donné vos capacités et, surtout, que vous n'êtes pas **cho'ol** zapatiste –, de donner une conférence magistrale, dans l'école des cadres DU PARTI, intitulée « La révolution des consciences dans la Quatrième Transformation ».

Vous sentiriez-vous mal ? Au moins gêné ? Pas à la bonne place ?

Ou, comme la majorité de vos confrères, vous diriez-vous « tout est bon pour le bien du mouvement et pour que l'extrême droite ne revienne pas », « les zapatistes ont eu leur moment, mais ils sont passés de mode » ?

Donc, pourriez-vous conclure que, si vous n'étiez pas indigène, si vous n'étiez pas zapatiste et si vous n'étiez pas un critique du gouvernement actuel, vous seriez libre et vous n'auriez pas perdu deux ans de votre vie ?

Bien sûr, tout cela en supposant, sans pour autant l'admettre, que vous avez de l'imagination, de la sensibilité et un sens de la justice.

Et, bien sûr, que vous n'êtes pas un scélérat. Ou une scélérate, (ne pas oublier la

Et chez les mauvais gouvernements, le regard du chasseur continue de chercher sa prochaine victime.

Mais…

Nous, les peuples zapatistes, nous croyons que nous avons en commun avec vous ce sentiment qui ne se trouve que dans le cœur des personnes qui luttent…

Car un jour viendra où les figures des personnes qui cherchent sans repos celles et ceux qui leur manquent, des pères et des mères des absents d'Ayotzinapa, de leurs condisciples, de leurs professeurs, de leurs proches et de leurs amis, s'associeront à deux mots dont la réelle absence fait souffrir aujourd'hui cette géographie : vérité et justice.

Et parce qu'un jour viendra où le fait d'être étudiant, homme ou femme, d'une école normale rurale ou d'où que ce soit, employé, travailleuse, adulte ou âgé, ne sera plus un motif de persécution, de mépris, de disparition, de mort.

Mais pour que ce jour vienne, il faut continuer. Si nous ne pouvons pas encore léguer cette Vérité et cette Justice à celles et ceux qui nous suivent en calendriers et géographies, nous pouvons cependant leur léguer la rage, la mémoire et la dignité nécessaires pour ne pas se rendre, ne pas se vendre, ne pas abandonner.

Si nous n'y arrivons pas, il y aura toujours une nuit d'Iguala traquant celles et ceux d'en bas, leur sang jeune, et iels seront toujours coupables de rébellion.

S'il n'y a ni Vérité ni Justice, alors que ne manquent pas la rage ni la mémoire.

Depuis les montagnes du Sud-est mexicain,

Au nom des femmes, des hommes, des anciens, des enfants zapatistes,

Sous-commandant insurgé Moisés,

Mexique, 26 septembre 2024.

t'es pas préparé pour ce qui vient » ».

-*-

Les échos d'une danse lointaine et d'un clavier rivalisent avec le chant désaccordé des grillons. Une étincelle et l'odeur du tabac dessinent à peine une silhouette dans le linteau de la cahute. La nuit est déjà reine et maîtresse dans les montagnes du Sud-est mexicain. L'aube pointant, avec sa jupe d'étoiles et une lune au bord ébréché en guise de médaille sur la poitrine, se déhanche au rythme de la « cumbia del Común ».

J'en atteste de nouveau.



Le Capitaine.

MÉMOIRE ET RAGE.

ARMÉE ZAPATISTE DE LIBÉRATION NATIONALE.

MEXIQUE.

26 septembre 2024

Aux mères, pères, condisciples, *compañeras* et *compañeros* des Absents d'Ayotzinapa,

À celles et ceux qui cherchent,

Nous savons qu'il n'a pas été facile d'arriver jusqu'à cette page du calendrier.

Nous savons la douleur et la rage de comprendre maintenant que depuis là-haut, peu importe la couleur, le mépris et le mensonge continuent.

Nous savons que ce n'est pas seulement l'espoir de trouver celles et ceux qui manquent qui vous a fait bouger. Car, durant ces années, votre douleur s'est propagée jusqu'aux milliers de proches des personnes disparues dans ce pays.

Et chaque mère, chaque père, proche, ami, a approfondi cette douleur jusqu'à atteindre le lit de rage de qui cherche et ne trouve pas.

Ni vérité, ni justice.

Ni la plus minime empathie de la part de qui détient le Pouvoir uniquement pour se vanter et fanfaronner mais pas pour servir ni résoudre. Le bourreau prétendant se faire passer pour la victime.

Sur ce long chemin, vous avez rencontré des trahisons de la part de celles et ceux qui ont juste utilisé votre douleur pour avoir un poste, une cause pour changer de couleur au sein du gouvernement, ou, pour les plus misérables, avoir une paie.

parité de genre).

Voilà. Santé et arrêtez de regarder vers le haut, la lutte pour la vie est en bas.

Depuis les montagnes du Sud-est mexicain.



Le Capitaine.

Août 2024

P.S.- Tous les systèmes de justice « modernes » sont irréformables. Ils se basent sur un principe qui est quotidiennement démenti par la réalité : « Toutes les personnes sont égales devant la loi ». Ben non, parce que « qui paye, commande ».

UNE PIOCHE ET UNE PELLE.

De la solidarité, de l'empathie et du courage

Août 2024.

La solidarité avec ce qui est lointain- et je ne me réfère pas à la géographie, mais à sa place dans l'information- n'est pas seulement confortable. Elle permet, en plus, les positions les plus absurdes et contradictoires (comme de justifier l'assassinat de civils, en majorité d'enfants, qui ignorent que l'enfer présent n'est pas momentané mais aussi une promesse du futur).

La solidarité avec ce qui est lointain ne demande pas d'engagement : ce sont d'autres ceux qui souffrent et qui meurent. Pour eux l'aumône de l'attention momentanée, la discussion houleuse (ah) sur un ou deux États, les références historiques à la convenance de chacune des positions. La solidarité avec ce qui est proche, au contraire, demande quelque chose de plus qu'un commentaire sur les réseaux sociaux. Dans l'étrange et petit monde du progressisme, les Kurdes, la Palestine et l'Ukraine sont plus proches que Ostula et sa résistance obstinée ; les communautés originaires de l'Isthme qui se révoltent contre le destin d'être transformées en douaniers de la nouvelle frontière sud de l'Union américaine (parce que c'est ça et pas autre chose, ce mégaprojet) ; la destruction écologique appelée « Train Maya » ; la spoliation de l'eau dans toute la géographie ; l'imposition des centrales thermoélectriques ; les rébellions contre les saccages, les impositions et les destructions de l'environnement ; … et les Chercheuses.

Et non, il ne s'agit pas d'ignorer, en raison de la géographie, une injustice où que ce soit sur la planète. Non, il s'agit de comprendre et de sentir que la solidarité n'est pas une mode et une pose, mais un engagement qui maudit.

Comme l'ouïe, le regard… et la parole

-*-

Des absences, la plus terrible et inhumaine est celle qui n'a pas d'explication.

Les personnes disparues, leur actualité et l'indifférence que cela provoque en haut, sont la preuve irréfutable que la frivolité et le cynisme sont des vertus dans la pratique politique de la droite... et de la gauche progressiste.

L'existence des personnes qui cherchent la vérité et la justice pour leurs absent·es est ce qui marque la modernité tellement vantée là-bas en haut : il est terrible l'enfer dans lequel se cuisinent ces disparitions ; et il est merveilleux que, celles et ceux qui cherchent, redonnent de la valeur, par leurs efforts, à la dignité humaine.

Ces dernières années, le plus terrible et merveilleux que cette géographie a engendré est la profession de « chercheuse ».

Quel est le minimum requis pour satisfaire cette demande de vérité et de justice pour les disparues ? Quel est le « seuil », – comme diraient les experts en gestion- dans cette demande ? Un fragment osseux ? Un lambeau de corsage défraichi ? Une chaussure sans sa paire ? Une résolution du pouvoir judiciaire, de la police, du gouvernement en place : « Il a été fait tout ce qui était possible » ? Le signal du *GPS* qui clignote solitaire, désespéré, inutile ?

Un discours qui, bien sûr, culmine par un « je m'engage à ce que la vérité soit établie avant la fin de mon mandat, peu importe qui tombera » ?

Les chercheuses ne cherchent pas seulement leurs absent·es, elles cherchent aussi la décence, la dignité et l'humanité qui se sont perdues avec un poste au gouvernement, une ligne sur le tableau Excel des fiches de paie pour les défections.

De quoi ont-ils peur, ceux qui se refusent à répondre à la demande des Chercheuses ? Sur quel argument se basent-ils pour affirmer que « a majorité des disparues le sont de leur plein gré » ? Ont-ils déjà enquêté et ces absentes le sont-elles volontairement ? Alors, pourquoi ne pas leur dire aux Chercheuses « madame, votre fils, votre fille, est parti·e parce qu'il·elle a trouvé un·e partenaire » ou « parce que vous ne la compreniez pas » ?

N'ont-ils pas de la haute technologie (drones, satellites, géoradars, archives numérisées) ? Sinon, pourquoi ne pas acheter, louer ou emprunter ces équipements ? Cherchez dans les magasins *onlines*... ou sur la page du ministère de la Marine. Ou écrivez juste sur la fenêtre du moteur de recherche « matériel de recherche et de secours ».

S'ils ont les moyens d'espionner leurs ennemis (un *Pégasus* dans chaque soldat, tu as) pourquoi ne pas utiliser ces technologies pour découvrir si cette personne a disparu « de plein gré » ?

Ou les Chercheuses mentent-elles ? C'est donc un mensonge qu'elles vont d'un endroit à l'autre dépendantes des informations qu'elles reçoivent ? Souffrent-elles parce qu'elles le veulent ou parce que quelqu'un leur manque ? Ces images où on les voit, avec des pelles et des pioches, en zones rurales, sont-elles éditées avec une application numérique et, en réalité, elles sont chez elles en train de faire les comptes pour voir comment arriver à la fin du mois ? Elles – et eux, bien sûr- les Chercheuses, ont-elles fait disparaître volontairement leurs fils, leurs filles, leurs compagnons, leurs compagnes, leurs pères, leurs mères, leur famille, dans le seul but de faire du tort à la victime imaginaire du Palais National ?

Peut-être pourraient-ils au moins leur demander à ces Chercheuses de chercher et de

Les premier·es sont arrivé·es 3 heures après le départ. Mais la majorité en étaient toujours au tiers ou à la moitié du chemin. Les personnes chargées de la coordination se sont concertées pour voir si on récupérait et si on chargeait dans les camions celles et ceux qui manquaient. On s'est mis d'accord pour poser la question aux personnes toujours en chemin.

Selon ce qu'on m'a raconté, les *compañeras* auxquelles on a proposé de monter dans le camion ont refusé en répondant plus ou moins quelque chose du genre : « *Bien sûr que non. Nous allons arriver, quoiqu'il se passe, où il faut arriver, cela peut soudain prendre du temps, mais nous allons arriver, même s'il faut qu'on se traîne.* » En entendant cette réponse, les garçons ont dû aussi refuser d'être « sauvés ».

Et, en effet, toutes et tous sont arrivé·es. Le soir iels ont dansé. C'est ainsi que se sont déroulées les festivités du 16 septembre... dans les montagnes du Sud-est mexicain.

J'en atteste.



Le Capitaine. /Mexique, septembre 2024.

P.S. DE MORALE FACE A LA TEMPÊTE. – Il y eut des garçons et *compañeras* qui gardèrent le pas et le rythme et relevèrent le défi en arrivant dans les premier·es. Les autres ont expliqué : « C'est qu'iels se sont préparé·es à l'avance parce qu'iels savaient déjà ce qu'iels allaient affronter. »

P.S. RAGOTEUR QUI MARQUE UN BUT CONTRE SON CAMP DE GENRE. – L'envoyé spécial zapatiste sur le lieu des faits me raconte : « Les garçons ont atteint la ligne d'arrivée et se sont écroulés épuisés. Avec des crampes et couverts de terre, couchés sur l'esplanade du *caracol,* ils n'entendaient que les slogans et le raffut. Un des coureurs avoua : « Olala, compa, tu crois que je pense aller danser, là, maintenant, j'ai mal jusqu'à la casquette». Par contre, les *compañeras* ont juste bu de l'eau et demandé à quelle heure on allait danser. Pendant qu'un groupe de petites jeunes riaient et blaguaient entre elles à propos de la façon dont elles avaient terminé la course, l'une d'elles a déclaré : « *On a demandé à quelle heure commençait la danse pour voir si on avait le temps de se doucher, ou si on allait danser comme ça, de toutes façons on est de la couleur de la terre* ». Toutes souriaient, contentes. Elles avaient accompli 23 kilomètres d'une route ingrate, sur des pentes qui font batailler même les véhicules motorisés.

Mmh, je crois que cela je ne vais pas le mettre. Ce serait reconnaître que les *compañeras* ont plus de résistance que les *compañeros,* et la solidarité de genre m'empêche de le faire. Effacez donc cette partie.

P.S. AU RAGOT. – Et tel quel, à l'heure où la danse a commencé, seules les filles soulevaient la poussière au rythme des cumbias. Ce n'est qu'un bon moment plus tard, par ce qu'on appelle « la fierté de genre », que les garçons s'y sont mis. En boitant et en faisant des grimaces de douleur, mais sans perdre leur contenance, ils disaient : « On va bien, c'est juste une nouvelle façon de danser qu'on vient d'inventer et qui s'appelle «Cumbia de ***Cela t'arrive car tu ne***

UN MARATHON DANS LES MONTAGNES DU SUD-EST MEXICAIN.

Septembre 2024.

Il y a quelques semaines, les groupes de jeunes zapatistes se sont réunis pour voir comment ils pourraient promouvoir le thème du commun parmi eux et avec les jeunes des partis.

Ils ont eu alors l'idée d'un marathon (de 23 kilomètres) sur des chemins de terre aux pentes raides (autrement dit, des « *lomas* » – comme on les appelle ici).

Selon leur plan, il s'agissait qu'il n'y ait pas de prix personnels à remporter pour les gagnants. Au contraire, l'objectif était que le prix soit une base productive pour commencer d'abord avec les collectifs de leurs villages. Et à partir de là, le pas suivant serait de pouvoir créer des projets du commun, où les jeunes des partis pourraient s'impliquer.

Les prix étaient donc des animaux pour la reproduction de *pelibuey* et des animaux de basse-cour. Bien que les couples de *pelibuey* seraient pour les premières places, toutes et tous les participant·es recevraient de quoi acheter des poulets et commencer leurs projets de fermes collectives. Le GAL (Gouvernement Autonome Local) de chaque village va veiller à ce que l'engagement soit respecté et demandera des rapports.

C'est ce qu'iels m'ont expliqué qu'iels feraient et (ce sont des zapatistes quoi), c'est ainsi qu'iels ont fait.

Iels ont choisi la date du 16 septembre pour célébrer ainsi le début de la guerre d'indépendance et la place que dans ce processus – ainsi qu'au long de toute l'histoire de cette géographie appelée « Mexique » -, ont eu et ont les peuples originaires.

Selon ce que me racontent les *Tercios Compas* de la zone (Note : les « *Tercios Compas* » sont des groupes de jeunes zapatistes qui font le travail de médias : depuis faire des vidéos, les monter, faire des enregistrements, des programmes de radio et des prises de sons jusqu'à « couvrir » ce qui se passe dans leurs villages, régions et zones), le marathon a commencé à 3h du matin – heure nationale (4h du matin – heure zapatiste sud-orientale), et, depuis deux points de départ, les participant·es convergeraient au Puy (ou « *caracol* ») de Dolores Hidalgo. Il y aurait la catégorie des « jeunes au féminin » et celle des « jeunes », c'est-à-dire, celle des filles et celle des garçons.

Bien qu'il n'y avait pas de limite d'âge, près de 200 jeunes, garçons et filles, zapatistes se sont inscrit·es. Leur âge moyen ne dépassait pas les 20 ans, mais la majorité étaient des filles et des garçons de 12 à 16 ans.

Les groupes de jeunes qui ne participaient pas au marathon en courant, s'étaient organisés de façon à ce que certain·es couvrent le départ avec des slogans d'encouragement ; que d'autres saluent l'arrivée avec des acclamations et des fanfares ; que d'autres montent dans des camionnettes pour les encourager sur le trajet et au cas où quelqu'un s'évanouirait, et avec de la musique et des paroles relatives au commun lors de leur passage dans les communautés ; et que d'autres se chargent des discussions sur l'indépendance, de la remise des prix aux participant·es et du bal final.

trouver la décence qu'ils ont perdue là-haut pour un poste au gouvernement... et une fiche de paie.

-*-

Vous qui travaillez dans les Médias, vous souvenez-vous du temps où faire du journalisme c'était mener des enquêtes, se rendre sur les lieux des faits, interroger les « parties impliquées », défier « l'autocensure », se battre au sein du comité de rédaction pour la publication – parce que vous vous êtes engagé avec ces victimes pour faire connaître leur tragédie ; et vous tenez en très haute estime la valeur de la parole, c'est pour cela que vous avez choisi le journalisme-, revenir sur les lieux et montrer aux personnes affectées l'article (qui vous a coûté la énième menace de licenciement, ou qui vous a été confirmé, bien sûr) ?

Vous souvenez-vous quand les articles étaient tirés de la réalité et pas des réseaux sociaux ? Vous souvenez-vous quand la carte de « PRESSE », plus que d'orgueil et d'impunité était un symbole d'engagement éthique ?

N'y a-t-il pas eu un temps où vous vous disputiez l'article avec d'autres journalistes et pas avec les ***influencers*** qui ne savent même pas rédiger la description de leurs vidéos ? Ces jours-là où l'ennemi était le pourboire, le pot-de-vin, l'enveloppe avec des billets, l'information non confirmée ? Et pas comme maintenant, les menaces de mort- souvent exécutées-, ou les harcèlements virtuels de ***bots*** de tous bords. En plus, bien sûr, du tribunal matinal avec lequel le Suprême distribue gifles et caresses.

-*-

Où sont les grands reportages, le journalisme d'enquête, les *scoops,* les questions incisives, la rédaction impeccable, la diction correcte, l'image où le *scoop* n'est pas le journaliste mais la réalité ?

Suivez le fil d'Ariane, peut-être que dans le labyrinthe vous trouverez ce qui vous a fait choisir le journalisme comme profession... et malédiction.

-*-

Dans un coin du cœur humain, il y a une chose qu'on appelle « empathie ». Cette capacité à « se mettre à la place de l'autre » est en réalité la capacité à « se mettre à la place de la victime ». Parfois individuellement et de plus en plus souvent de manière collective, ce sentiment va au-delà et affronte le besoin de « faire quelque chose ».

Mais la réalité ne fait pas de cadeaux. Tout au plus, des cauchemars. Et donc, il faut du courage pour dire « c'est moi et je sens que ce n'est pas juste et je dois le dire ou le faire sentir, surtout aux victimes ».

-*-

Elles sont rares et très espacées les réussites obtenues. Elles semblent minimes, mais pour les victimes, elles sont tout. Comme ce le sera pour- supposons sans pour autant l'admettre-, José Díaz Gómez, qui sera certainement surpris quand il verra tous les messages de soutien et de solidarité qui, depuis les recoins les plus improbables du Mexique et du monde, rejoignent l'effort de cette ONG – gênante, comme doivent l'être toutes les ONG- qui a assumé la recherche de la justice pour ce qu'elle est, un devoir.

Sa liberté a vu le jour grâce à toutes ces voix et ces actions qui, attention, se sont rassemblées en une demande simple mais percutante, aussi ancienne que l'humanité même : la liberté.

-*-

Cherchez les chercheuses. Il me vient à l'esprit, qui sait, que peut-être elles cherchent aussi un autre lendemain. Et cela, amis et ennemis, c'est lutter pour la vie.

Voilà. Santé et trouvez-les. Ça urge.Depuis les montagnes du Sud-est mexicain.



Le Capitaine.Août 2024.

P.S. : Je crois que c'est évident, mais sinon, et bien, nous le disons clairement : merci.

ADAGES Août 2024.

Recommençons, donc, avec quelques aphorismes datant de plusieurs décennies. Voyez si ce qui était alors indiqué aide ou non à comprendre ce qui arrive maintenant.

I

L'objectif de la pensée critique n'est pas de trouver la vérité (et, par là même, de construire un nouvel alibi pour l'arbitraire en vigueur), mais de questionner des « vérités », de les confronter, les démanteler et les montrer pour ce qu'elles sont : l'opinion idiote d'un ou plusieurs idiots (et bien sûr, d'une ou plusieurs idiotes – ne pas oublier la parité de genre -) et avec beaucoup ou peu d'abonné·es. La pensée critique n'est pas seulement une position théorique. Elle est surtout une position éthique vis-à-vis de la connaissance et de la réalité.

II

Ce que l'on appelle « Histoire » (comme ça, avec une majuscule) n'est qu'un cadavre maladroitement maquillé par les politiques et leurs scribes. Cependant, à la table du politicien au Pouvoir, ne s'assied aucun squelette. À peine un miroir. Le cadre peut être embelli, mais le miroir continuera à refléter la même décomposition de la réalité. La différence entre les cercueils ne change pas la similitude de leur contenu. Quand les gouvernements accusent les miroirs d'être concaves, de déformer la réalité, ils prétendent cacher que c'est leur regard qui exclut les déformations. Le même regard dans lequel c'est LUI qui illumine et colore tout.

L'histoire passée (comme ça, avec une minuscule), n'est rien de plus que l'antécédent du cauchemar présent. Aujourd'hui se cultivent la mort et la destruction du lendemain.

III

L'idée ne précède pas la matière. Bien au contraire. Ce n'est pas une théorie sociale ou philosophique qui donne origine au capitalisme en tant que système dominant. Ni à ses différentes étapes. La théorie sociale est une gigantesque étagère d'idées auxquelles ont recours les différentes propositions politiques en quête de raisons qui donnent du sens à la déraison. Les systèmes dominants ne sont rien d'autre qu'un

serpent nauyaca ou qu'une voiture arrive ou que le pneu va crever... »

« *Ou que tu vas tomber du vélo* », ajoutent-ils en regardant le désastre que le « freinage radical » avait laissé sur le bras de la *compañera*.

« *Ce n'est pas que ça va arriver, comme qui dirait, irrémédiablement. Mais il te prévient et là, c'est toi qui vois si tu lui prêtes attention ou pas* ».

Après une multitude d'anecdotes (presque toutes de leur enfance), qui confirmaient les avertissements de l'oiseau « **T'i** », ils continuèrent à discuter : une *compañera* disait que « *Ça dépend, s'il le fait trois fois et qu'il a l'air très pressé, ça veut dire que le malheur est proche et, tant pis, tu dois te préparer* ». Une autre : « *Mais s'il revient et qu'il fait comme ça (elle prolonge le monosyllabe du chant, « tiiii »), ça veut dire que c'était un mensonge ou que le danger est déjà passé* ».

Quelques jours plus tard, avant de commencer la pratique du vélo, l'oiseau chanta plusieurs fois. Tous l'entendirent, mais ils pensèrent que le danger était pour quelqu'un d'autre, pas pour eux en particulier.

Évidemment, quelqu'un tomba et s'écorcha le genou.

« C'est que tu n'as pas fait attention à l'oiseau, alors qu'il t'a dit clairement que tu pouvais tomber », lui reprochèrent-ils.

« Si, je l'ai bien écouté, mais j'ai pensé que ça n'allait pas m'arriver à moi, mais à toi, parce que tu ne nettoies pas ta chaîne et qu'elle est toute rouillée », se défendit-il.

-*-

Dans tous les endroits de ce tout que l'on appelle « Planète Terre », la nature alerte, prévient, avertit que quelque chose de mauvais peut arriver. Les sciences et les arts reproduisent l'avertissement.

Il y a qui comprend et se prépare.

Il y a qui comprend, mais pense que ce n'est pas à lui que ça va arriver.

Il y a qui comprend, mais se dit à lui-même qu'il utilise une voiture personnelle et pas un vélo.

Et il y a qui ne comprend pas le conte.

Voilà.

Depuis les montagnes du Sud-est mexicain.



Le Capitaine.

Depuis les montagnes du Sud-est mexicain.



Le Capitaine.

---

septembre 2024

UN CONTE

L'Oiseau *T'i.*

Cela se passa à l'heure du *pozol*. Les *compañeras insurgentas* me racontèrent les multiples accidents, chutes et collisions forcées dans leur apprentissage du vélo.

Les collisions forcées, ça s'explique : quand elles perdaient le contrôle du vélo et qu'elles oubliaient de freiner, elles choisissaient rapidement où s'écraser pour, ainsi, s'arrêter. Quelquefois un arbre, d'autres fois la barrière d'un pré et le plus souvent, un fossé.

Je leur demandai pourquoi ne pas tout simplement freiner. Elles me répondirent ainsi : « *Bien sûr que j'y ai pensé, mais le vélo ne comprend pas ce que je pense. Je lui crie même dessus mais il n'obéit pas et il continue, et alors je commence à avoir peur »*, m'expliquait une *compañera* pendant que la soignante s'occupait des égratignures et des blessures qu'elle avait réussi à se faire, vous pouvez l'imaginer, quand elle avait décidé de « s'arrêter » contre un barbelé. Oui, ça aurait pu être pire, pas loin, il y a une multitude de cavernes.

« *Mais, tu avais bien été prévenue* » lui dit un autre *compa, « tu avais entendu l'oiseau bien clairement ».*

Quel oiseau ? demandai-je.

« C'est un oiseau qui te prévient quand quelque chose de mauvais peut arriver. C'est pas sûr que ça arrive, mais ça peut arriver si tu n'es pas alerte et préparé. »

De là, suivit une discussion sur le nom de l'oiseau. Les un·es disaient « ***Tii*** », d'autres « ***Titil*** » ou « ***Titil Mut*** ». Le Sous-commandant insurgé Moisés, qui manie une autre variante de la langue tzeltale, dit que c'était « ***T´í*** ».

« *En cho'ol, on l'appelle* ***«Tyi'j«,*** m'informe une *compañera, « quand on le rencontre sur le chemin, il se met à crier, comme s'il avait peur et il s'envole rapidement. Et c'est là qu'on dit qu'il prévient que quelque chose de mauvais va arriver. »*

Deux *compas* insurgés mécaniciens (l'un de véhicules automoteurs et l'autre de vélos), m'expliquèrent : « *C'est celui qui t'alerte, qui te prévient, qui t'avertit que quelque chose de mauvais peut arriver. Par exemple, s'il y a un*

même corps avec des oripeaux distincts dans leur présentation, mais identiques dans leur hypocrisie.

La théorie sociale à la mode n'est qu'un best-seller passager, qui cohabite avec des théories de développement personnel, de comment gagner des amis (on dit « *followers* » maintenant), et d'arguments d'après lesquels la fin justifie les moyens selon qu'il s'agisse du conservatisme ou du progressisme (qui n'est rien de plus qu'un conservatisme mou).

Ce qui donne origine au capitalisme est un crime. Et chaque étape de son développement ressemble à celle d'un assassin en série : il acquiert chaque fois plus d'expérience. Le travail des théoriciens officialistes est d'embellir ce crime avec un peu de romanticisme, d'aventure et, bien sûr, de frivolité.

En théorie sociale, la plupart des fois, on ne cherche pas à comprendre pour révolutionner, c'est-à-dire, pour changer les bases matérielles, un système. Ce que cherchent les « théoriciens », hier d'opposition et aujourd'hui officialistes, c'est un relais dans la confrérie. Voilà pourquoi les *aNexos* [ndt : En référence aux journalistes de la revue *Nexos*, connue pour sa complicité et complaisance avec les gouvernements du PRI et du PAN] d'hier sont les caricaturistes d'aujourd'hui. Les noms et les métiers changent, mais l'apologie est la même. Et, bien sûr, la paye. La réaction de la droite éclairée est celle d'un·e conjoint·e dépité·e, indigné·e parce que d'autres ont été choisis. Et ces autres, ce à quoi ils aspiraient, c'était à occuper la place des chouchoutés d'hier. Ils partagent la même anémie intellectuelle, il n'y a donc pas de problème.

L'historien d'aujourd'hui arrange l'historiographie au goût du Chefaillon. Il a recours au présentoir des idées, pour y chercher des personnages, soit pour construire des méchants, soit pour construire des héros. Que l'on puisse désormais inclure des méchantes et des héroïnes, est une généreuse concession à un féminisme qui se contente de peu ou de rien. La plus grande crainte d'un historien d'aujourd'hui est de trouver des groupes, collectifs ou peuples entiers responsables d'une période. Qui peut vendre un livre avec la biographie d'un non-individu ? Parce que ça, c'est une communauté.

L'historien d'aujourd'hui vend des alibis et est le soutien publicitaire de l'historiette de carton-pâte du Pouvoir. Pour lui, l'histoire n'est que le fond de décor qui orne son lumineux présent. L'équivalent littéraire des fastueuses scénographies sur les peuples originaires sont les biographies et les recherches cultivées dans les cercles du Pouvoir. Ainsi, les calendriers s'ajustent selon la convenance de chacun·e et les défaites d'un empire face à l'autre se transforment en victoires.

La confusion est telle que d'aucuns pensent, soutiennent et argumentent que l'Empire aztèque était la panacée des peuples originaires avant la conquête espagnole, que la Russie est l'U.R.S.S. et que la Chine est une géographie où le communisme est le système dominant ; que le peuple est sage s'il vote Lula, Kirchner, PSOE, Macron, et Harris ; et ignorant s'il vote Bolsonaro, Le Pen, Milei, Trump. Peu de choses sont aussi prostituées que la « démocratie », mais aucune n'est plus chère.

Dans l'histoire méconnue des capitulations, celles et ceux qui se taisent et mûrissent (c'est ce qu'on enseigne à l'école des cadres du Parti) ont recours au rayon des idées pour acheter quelque chose qui leur serve. C'est inutile : la trahison des principes et des convictions est une capitulation, même si elle s'habille en Poulantzas. Le sobriquet « de gauche » ne change pas l'essence d'un fait : c'est la complicité avec un crime, le pire de tous : celui d'un système contre l'humanité.

IV

En politique, il n'y a pas de morts, il n'y a que des cadavres récidivistes.

Comme on disait à propos de Pedro Infante : le PRI n'est pas mort, il vit dans le cœur de tous les partis politiques. C'est pour ça que les politiciens professionnels changent de sigles comme de chemises sans aucun problème. Quoiqu'au moins les chemises, ils les lavent... ou peut-être pas.

Il n'y a pas de différence entre politiciens progressistes et de droites, comme il n'y a pas de différences fondamentales entre bons et mauvais patrons. Les deux administrent une spoliation.

Les options politiques ne changent pas dans leurs objectifs (avoir le gouvernement), ni dans leur tâche (servir le Pouvoir économique). Seuls changent les alibis.

V

Dans son étape actuelle, le système mène une nouvelle guerre de conquête et son objectif est de détruire/reconstruire, dépeupler/repeupler. **Destruction/dépeuplement** e t **reconstruction/réaménagement** d'une zone, c'est le but de cette guerre.

Le gouvernement d'Israël n'est pas en train de venger les attentats commis par le Hamas le 7 octobre 2023, il est en train de détruire et de dépeupler un territoire. Le business ne se trouve pas que dans la destruction et l'assassinat massif, il sera aussi dans la reconstruction et le réaménagement. C'est le pourquoi de l'évidente complicité des États Nations du monde. Quand les « nations » envoient des équipements militaires à Israël, ils ne soutiennent pas seulement le génocide contre le peuple palestinien. Ils investissent dans ce crime. Viendront ensuite les dividendes de ce business.

VI

Il n'y a pas de « bonnes » et de « mauvaises » destructions. Les excuses et les couleurs changent mais le résultat est le même. Entre le Train de l'Isthme porfiriste, le Plan PueblaPanama foxiste et le Corridor Transisthmique moreniste, il n'y a pas de différences substantielles. Les uns ont échoué et l'autre échouera aussi. Son objectif n'est pas le bienêtre (si ce n'est celui des grands capitaux), ni la modernisation porfiriste de la spoliation : c'est purement et simplement une frontière de plus à celles qui existent déjà. Et, comme ses pairs, elles seront percées. Et non pas par les milliers de migrants, mais par la corruption et le cynisme que, des siècles plus tard, les néo-esclavagistes d'aujourd'hui découvrent : le trafic d'êtres humains est un business possédant une source immense de matière première (obtenue par les guerres et les politiques des différents gouvernements). Et l'investissement de capital est minime : tu n'as besoin que de bureaucratie, de cruauté et de cynisme. Et il y en a en abondance dans le Capital et dans l'État.

Les dénommés mégaprojets ne dérivent pas en développement. Ils ne sont que les couloirs commerciaux ouverts pour que le crime organisé obtienne de nouveaux marchés. La dispute entre cartels rivaux ne réside pas seulement dans le trafic de personnes et de drogues, il s'agit surtout d'une dispute pour le monopole du racket pour droit d'usage sur les malnommés « Train Maya » et « Corridor Transisthmique ». On ne peut pas faire payer de quotas aux arbres et aux animaux, par contre, on peut en faire payer aux communautés et aux entreprises qui s'installent sur cette autre frontière inutile dans le Sud-est mexicain.

Mais revenons à la lettre du Cauca qui demandait la diffusion du texte. J'ai passé l'écrit au Sous-commandant insurgé Moisés et j'ai attiré son attention sur une partie.

Le Sous-commandant a lu le texte et la partie soulignée, il a levé les yeux et m'a demandé : « C'est toi qui leur as raconté ? » « Bien sûr que non », lui ai-je répondu, « je ne connais pas ces frères ». Le SubMoy : « C'est que c'est comme s'ils avaient été aux réunions ».

Et c'est que, pendant les réunions des mois précédents, le comité, la direction politico-organisative zapatiste avait discuté des «ismes».

La partie soulignée du texte dit :

En chemin, nous avons appris que la voix qui enseigne est Uma Kiwe, notre Terre Mère ; c'est elle qui indique le chemin et les stratégies... Encore que ceux qui ont voulu se faire les conseillers de processus ou montrer la direction n'ont pas manqués. Il y a eu un moment, en 2016, où le processus a décidé d'ouvrir ses portes à d'autres luttes pour échanger et visibiliser. À partir de là, tous les ismes ont commencé à arriver, et tous ont voulu montrer la direction ou évangéliser notre processus avec leurs contenus théoriques.

Tous ces ismes, écologisme, anarchisme, marxisme, féminisme, maoïsme, institutionnalisme, développementalisme, sont tous des constructions et des héritages de l'Occident, et, même si, dans les territoires, ils s'entrelacent avec les savoirs autochtones, ils portent le sceau de la rationalité occidentale. Tous les ismes ont été très utiles pour soutenir ce processus et s'y associer ; certaines personnes se sont montrées respectueuses, d'autres, colonialistes. À un moment donné, il a été nécessaire de dire : « Tous les ismes sont les bienvenus, mais ici nous sommes et continuerons d'être des indigènes Nasa ». La libération de la Terre Mère va au-delà des Cañaduzales. Le savoir nasa, qui vient d'Uma Kiwe, est le fondement de cette lutte et, si nous rencontrons des contradictions, c'est précisément à cause de cette bataille qui se joue dans notre cœur entre notre être nasa et l'imposition capitaliste occidentale.

Face au faux dilemme entre l'institution ou la révolution, les peuples proposent des routes alternatives pour habiter ce présent ; les points du débat débordent des limites d'un schéma cartésien. Les peuples nous montrent, avec leurs manières d'habiter et de s'organiser dans la minga, l'assemblée, la célébration, les tulpas et les rituels, d'autres modes de vie possibles. Quand on nous demande : « Rébellion ? Révolution ? Réformes ? [nous disons que] notre truc, c'est le wët wët fxi'zenxi. »

-*-

Dans les réunions des mois précédents, les comités avaient récapitulé leur histoire et, dans celle-ci, le passage de tous les « ismes » passés et à venir, donnant des ordres. Aucun n'avait apporté quelque chose qui en vaille la peine. Et bien sûr, il y avait aussi eu et il y aura des gens qui sont seulement venus prendre ce qu'ils pouvaient. Et sont repartis quand ils n'avaient plus rien à prendre. Ils n'étaient pas des « ismes », ils étaient seulement, et sont, des scélérats Et des scélérates (ne pas oublier la parité de genre).

Voilà. Santé, et ici, en plus de boue et de dignité, ce qu'il y a, c'est un « isme » très autre : zapatisme.

L'impact que le dénommé « Voyage pour la Vie. Chapitre Europe » avait eu sur le zapatisme produisait son effet. Pendant des semaines, lors des réunions du Comité et des assemblées des communautés, les différentes délégations qui avaient visité les diverses géographies de l'Europe en bas et à gauche, ont présenté leurs rapports en se basant sur leurs notes.

Avec et par les délégations, le zapatisme avait constaté la destruction que la « modernité » et le « progrès » produisaient dans les territoires « développés », la mal nommée « civilisation occidentale » – qui , paradoxalement, se trouve à l'Orient pour nous –. Et elles avaient trouvé les similitudes avec celles et ceux qui étaient différents en tout point : la résistance et la rébellion face à l'Hydre, le système capitaliste. Le tout et les parties.

Selon les mots du Sous-commandant insurgé Moises, coordinateur de ce chapitre du Voyage pour la vie : « C'est la merde, on doit se dépêcher. »

Le bilan était préoccupant :

• le processus de destruction du tissu social en accélération au Mexique

• les échecs évidents des gauches électorales (le « progressisme »), déjà pour transformer les bases d'un système criminel, mais aussi pour l'administrer, fusse dans la moyenne de la médiocrité (ériger la « corruption » comme source et cause de tous les maux, au lieu de la voir comme ce qu'elle est : un effet… et échouer aussi à la combattre) ;

• la « prise du pouvoir » – en réalité l'arrivée au gouvernement par n'importe quelle voie –, qui n'était rien d'autre qu'une relève au poste du contremaître (présomptueux, arrogant et autoritaire avec le monde de la plèbe, et docile et humble avec le propriétaire du domaine) ;

• les protestations de plus en plus fortes et de plus en plus terribles de la part de la nature face aux guerres de conquête du Capital ;

•l'avancée combinée du dit Crime Organisé et des méga-projets

• les migrations et les populations déplacées (les pays développés assiégés par les effets des guerres et des politiques de conquête sur les territoires dits « périphériques ») ;

• la violence cruelle et sadique à l'encontre des femmes et des autres (l'agression envers ce qui est différent comme nouvelle religion fanatique) ;

• l'enfance transformée en victime propitiatoire (le système sacrifiant l'avenir de l'humanité sur l'autel du profit) ;

• la résurgence des guerres sous des arguments nationaux-fascistes ;

• la normalisation de la catastrophe ; l'effondrement quoi ;

• tout amenait à une conclusion atterrante : ce que nous avions prévu et dont nous avions averti des dizaines d'années auparavant (et qui avait alors été l'objet de moqueries et de mépris), était en train de se produire.

L'avenir d'alors est désormais le présent. Mais tout cela vous le savez déjà. Que vous agissiez en conséquence, ça c'est autre chose.

-*-

Ainsi est assurée la croissance des guerres pour le contrôle territorial, dans lesquelles sera absent l'hologramme de l'État-Nation.

Partir du critère que la violence de ce qu'ils appellent le « Crime Organisé » est une anomalie du système, c'est non seulement faux mais en plus, cela empêche de comprendre ce qu'il se passe (et d'agir en conséquence). Il ne s'agit pas d'une irrégularité mais d'une conséquence.

L'objectif est consensuel : l'État veut un marché ouvert (« libre » d'intrus – c'est-à-dire de peuples originaires -) et les autres veulent le contrôle d'un territoire.

À l'image et à la ressemblance de ce qui a été appelé le Capitalisme Monopoliste d'État, dans lequel le Capital espérait que l'État allait créer les conditions pour son implantation et son développement, il s'agit maintenant de ce que les militaires appellent un « mouvement en tenaille » : les deux – État et Crime Organisé – enserrent un territoire, ils le détruisent et le dépeuplent, et ensuite, le grand Capital entre pour reconstruire et réaménager.

Ceux qui disent qu'il y a une alliance entre les gouvernements et le crime organisé mentent. De même qu'il n'y a pas d'alliance entre une entreprise et ses clients. Ce qu'il y a, c'est une simple – bien que coûteuse – opération marchande : l'État offre une absence et le cartel en question « achète » cette absence et se substitue à la présence de l'État dans une localité, une région, une zone, un pays. Le gain est mutuel entre le vendeur et l'acheteur, la perte est pour celles et ceux qui survivent en ces lieux. « Qui paye ou prête, dirige », c'est le vieil aphorisme « qu'oublient » les analystes et les « scientifiques sociaux ».

Quant à ce qui est appelé le « Crime Organisé », l'État et le Capital font un calcul erroné (*as usual*) : ils supposent que l'employé va s'en tenir à ce qui a été convenu. Et non pas qu'il va œuvrer pour son compte.

C'est comme ce qu'il s'est passé avec l'encouragement et la création de groupes paramilitaires : comme ils étaient formés par des indigènes, on pensait qu'on pouvait les contrôler. Après tout, il s'agissait de personnes ignorantes et manipulables. Et alors : Acteal. Les *Abejas* ont raison, le massacre d'Acteal en 1997, avec sa cruauté et l'impunité qui a suivi, n'a été que le prélude du cauchemar actuel. L'État pense que ceux du dénommé Crime Organisé sont ses serviteurs et qu'ils vont et viennent selon ce qu'on leur indique ou ce qu'on leur ordonne. C'est à cause de cette croyance qu'ils récoltent les surprises dont ils pâtissent.

Maintenant, essayez de répondre à cette question : pourquoi dans un état fédératif militarisé depuis 30 ans, fleurissent maintenant les cartels et leurs affrontements avec la bénédiction gouvernementale de ceux qui ont envahi l'État du Sud-est mexicain du Chiapas, en invoquant qu'ils évitaient ainsi la « balkanisation » de la république ? Oui, on dirait bien que le territoire mexicain est plus fragmenté que jamais.(À suivre)

Depuis les montagnes du Sud-est mexicain.



Le Capitaine.Août 2024.

Le Voyage

Août 2024.

Ah, l'adrénaline du Pouvoir. C'est comme le fric : qu'importe combien ils en ont, ils en veulent toujours plus. Il enivre et crée une addiction. Bien sûr, ensuite vient la gueule de bois… quand elle arrive.

Au cours du long et compliqué voyage du gouvernant, quel qu'il soit, ce qui importe c'est la destination. Et, contrairement à ce qu'on pourrait penser, la destination ce n'est pas d'arriver quelque part. Non, la destination, c'est d'entrer dans l'histoire comme étant le brillant et historique conducteur qu'est le Suprême.

Tous les matins, il active les essuie-glaces du véhicule que certains appellent encore la « Nation ». Il met ainsi de côté la multitude d'insectes et de saletés qui se sont collés à la vitre. Que rien ne ternisse ou ne déforme ni sa vision du chemin, ni les lettres dorées qui devront glorifier l'histoire de la patrie ou, mieux encore, l'histoire mondiale.

Que les insectes soient des cadavres et des absences, qu'importe. Que la saleté soit du sang et les pierres que jette la réalité, non plus. Que rien n'arrête son avancée.

Et quand son tour au volant se termine, que reste-t-il ?

Parce qu'on dirait que ça n'intéresse personne de savoir où mène cette route et, surtout, qui est le propriétaire du véhicule. Car n'est-il pas celui qui décide vers où, avec qui, à quelle vitesse et avec quels passagers se fait ce voyage ?

Ah, mais il y aura toujours des piétons de l'histoire.

Depuis les montagnes du Sud-est mexicain,



Le Capitaine.Août 2024.

P.S. DE BILAN :

1- Ne pas oublier que Chalco, il y a plus de 30 ans, était le joyau emblématique de Carlos Salinas de Gortari et de son programme *« Solidaridad »*, antécédent intellectuel et pratique des programmes de *« Bienestar »* (1). Avec ce que l'on endure aujourd'hui là-bas, où est Salinas de Gortari pour rendre des comptes ? Les sbires d'aujourd'hui, seront-ils là pour rendre des comptes au sujet des catastrophes prévisibles sur lesquelles déboucheront leurs mégaprojets du *« Bienestar »* ?

2.- Les opposants conservateurs ont été des « adversaires ». Et celles et ceux qui se rebellent et résistent au système ? Ah, eux oui, c'était (et ce sont) des ennemis. Ils méritaient et méritent la mort, le dénigrement et l'oubli. Ou tout en même temps. De là, l'oubli, l'impunité et l'ignorance face à l'assassinat de notre frère Samir Flores Soberanes et de tous les gardiens de la Terre assassinés, disparus et emprisonnés dans la dénommée « révolution des consciences ».

3.- Qu'importe le nom, c'est la même chose. Il suffit d'un regard serein pour le comprendre. Bien sûr, si on souhaite comprendre et non pas seulement confirmer phobies et *philies* personnelles (gratuites ou payées).

il y a toujours eu ce sentiment international balkanique, pour travailler ensemble et créer un espace commun de lutte. »

-*-

Voilà. Santé et que les tentatives d'hégémonie et d'homogénéisation ne gâchent pas tout… de nouveau.

Depuis les montagnes du Sud-est mexicain.



Le Capitaine.

IMAGES DE PONTS IMPOSSIBLES :

III

Une lettre.

Août 2024.

En réalité, la lettre est très brève. Elle est arrivée du Cauca, de la géographie appelée Colombie, avec une demande du peuple originaire frère Nasa. Je crois que c'était fin 2022. Attendez… oui, elle est arrivée le 31 octobre 2022. Les frères Nasas demandaient qu'on diffuse un article sur la page d'Enlace Zapatista, qu'il soit publié dessus quoi.

Moi, j'ai lu le texte avec attention, j'ai confronté les données et j'ai réfléchi : « Si on le publie sur la page, personne ne va y prêter attention. Et je crois que ce qui les intéresse, c'est pas d'avoir beaucoup de «vues», mais que ce qu'ils y disent, soit lu et compris ici, dans les montagnes du Sud-est mexicain. Donc on va faire quelque chose de mieux que de le publier sur la page d'Enlace Zapatista : je vais le passer à la direction politique de l'organisation zapatiste. Que ce soient elles et eux qui l'évaluent comme ce que c'est : un pont impossible. » Pourquoi « impossible » ? Vous allez bientôt le savoir :

Ces jours-là, les compañeras et compañeros chef.fes étaient déjà en train de discuter et de décortiquer ce qui, un an plus tard, serait connu comme « Le Commun ».

Les réunions étaient fréquentes, intenses et épuisantes. Je le sais car je suis passé à plusieurs d'entre elles et d'après ce que me racontait le Sous-commandant insurgé Moisés.

Déjà à l'époque, « Le Commun » se profilait à l'horizon, mais à ce moment-là, ils et elles en étaient aux questions : « Que sommes-nous ? », « Où sommes-nous ? », « Où allons-nous ? »

rebellent. Le moment des Balkans, ça a été un très bon apprentissage, parce que, eux, ils s'unissent, mais ils ne perdent pas leur indépendance, c'est-à-dire leur particularité. Quand il y a quelque chose de commun, alors ils se mettent rapidement d'accord et, sans perdre ce que chacun est, ils deviennent un. Ils sont donc séparés, mais ensemble. Si quelqu'un peut comprendre cela du commun que nous, nous proposons, ce sont ces organisations sœurs. Sur la route des Balkans, il y avait le tout et les parties. »

-*-

Le Sous-commandant insurgé Moises poursuivit : « Étant donné que, comme le peuple *Saami*, ils ne se sont pas présentés en tant que pays, je me suis réuni avec eux pour savoir comment ils voulaient qu'on les appelle. Ils m'ont répondu quelque chose comme ça :

Pour nous, l'expression correcte, c'est la route des Balkans. Ça n'est pas (seulement) une description géographique, mais c'est surtout politique.

Durant des siècles, les Balkans ont été l'Autre de l'Europe, la partie sauvage, indomptée, non civilisée de l'Europe : un terrain d'essais pour toutes les formes d'exploitation coloniale, guerrière, capitaliste et extractiviste, d'un côté, et, de l'autre, un espace dans lequel tous les stéréotypes orientalistes de l'Europe sont présents, projetés sur l'autre.

Ça a été un espace de grands conflits nationalistes, entraînant beaucoup de guerres, y compris celle des années 90 qui a été pour notre génération, née durant la dernière décennie de la Yougoslavie socialiste, une expérience très formative quand nous étions enfants.

Donc, quand nous, en tant qu'anarchistes, antifascistes et anti-autoritaires, nous avons commencé à être politiquement actifs, la perspective balkanique a toujours été claire pour nous : l'unique façon de dépasser les divisions nationalistes et la haine, c'est de construire les Balkans à partir d'en bas et qu'il y ait connexion entre chaque collectif et mouvement qui s'y trouvent. Durant les deux dernières décennies, depuis les années de l'anti-mondialisation, la lutte contre les guerres en Afghanistan et en Irak et, plus tard, toutes les luttes des travailleurs, des étudiants, la solidarité des migrants, les féministes, les luttes environnementales, etc., se sont réalisées à travers les Balkans.

Nous ne sommes pas connectés au sein d'une organisation, nous fonctionnons plutôt comme des collectifs indépendants dans chaque territoire (connus en tant que différents États balkaniques, tels que la Slovénie, la Croatie, la Serbie, la Roumanie, la Bulgarie, la Grèce, la Macédoine, le Kosovo, etc.) Nous avons un évènement en commun une fois par an (le ***Balkan anarchist Bookfair****), qui est un espace de rencontre et de réflexion pour tous les collectifs qui, autrement, opèrent sur leurs propres territoires. À certaines occasions, comme dans le cas de la visite zapatiste ou de la route migrante en 2015, nous travaillons ensemble dans ce réseau décentralisé de solidarité balkanique.*

Donc, en résumé, pour nous, le concept de Route des Balkans est un concept politique, et nous préférons l'utiliser, au lieu de parler d'activités dans chaque pays. La préparation de la visite zapatiste s'est faite à travers des réunions communes de toutes les coordinations nationales dans différents territoires, et

4.- Dans l'officialisme, ils ne sont pas tous égaux, c'est vrai. Il y a les criminels impunis, qui l'étaient déjà dans le PRI, le PAN, le PRD, le PT et le PVEM avant de sauter à l'officialisme ; ou comme le futur responsable de l'Éducation publique. Et il y a ceux qui sont simplement stupides, comme le paradoxal Marx Arriaga.

5.- L'erreur commise face au « bénéfice du doute » se répète. Ceux qui nous ont critiqués pour ne pas soutenir et critiquer la mue de la vipère sont ceux qui ont été le plus férocement attaqués par ce qu'ils défendaient. Aujourd'hui, ils recommencent, invoquant que « c'est une femme ». Homme, femme, *autre*, qu'importe. Là-haut se trouve le problème, pas la solution. S'ils ne regardent pas vers le bas, ils continueront de trébucher sur la même pierre. Et là, ça serait pathologique. L'officialisme ne cherche pas de soutien mais de la complicité.

6.- Il y a eu l'autoritarisme de Gustavo Díaz Ordaz, le nationalisme de carton-pâte de Luis Echeverría Álvarez, la démagogie corrompue de José López Portillo, la médiocrité administrative de Miguel de la Madrid, la perversité de Carlos Salinas de Gortari, la vocation criminelle d'Ernesto Zedillo, l'ignorance encyclopédique de Vicente Fox, le militarisme qui part au quart-de-tour de Felipe Calderón et la frivole superficialité d'Enrique Peña Nieto. Qui est-ce ? Ah, et la cour de tous leurs adorateurs. Les présidents changent, les employés changent. Le truc de l'éloge à soi-même et les jérémiades, ça fait bien partie du « style personnel de gouverner ».

P.S. DE CONTRE-BILAN :

1.- La stratégie de la mal nommée opposition du « non à la surreprésentation » ne cherche pas, depuis des décennies, l'inexistant équilibre des pouvoirs. Ce qu'ils veulent, c'est faire grimper le prix de vente de leurs décisions dans les différentes chambres. Logique de marché, quoi.

2.- La soi-disant « défense » du Pouvoir judiciaire n'est rien qu'une autodéfense. Les criminels ont tendance à s'unir quand ils se voient menacés. Ce qui est en jeu, ce n'est pas l'autonomie des juges mais qui gère le business de l'achat-revente de la justice.

3.- Les auteurs intellectuels de « l'unité d'opposition » n'expliquent pas l'échec. Les erreurs, ce sont d'autres qui les paient, pas eux, il n'y a donc pas de problème. La défaite de Bertha démontre que la question n'est pas celle du genre ni des colonnes de « spécialistes » mais du système. Et ce dernier leur a déjà arraché l'officialisme il y a six ans six.

4.- Ils se sont plaints, ils se plaignent et se plaindront de cela même qu'ils ont pratiqué pendant des années : le mensonge, la calomnie, l'insulte, la négation, le crachat médiatique, la « non présentation des preuves de ce qui est dit », l'abus de Pouvoir dans les médias, le tribunal matinal. Et d'une plateforme informative ridicule, comme celle qu'ils ont construite durant des décennies. Des pleurnichards, quoi. Au pluriel.

5.- Ils ont vraiment pensé que des personnages comme *Alito*(2), les Chuchos(3) et le président du parti *Action nationale* [PAN] – quel que soit son nom – seraient une option éligible ? Que les niaiseries de Bertha « *rameuteraient* » le jeune électorat ?

6.- Ils n'ont pas su se présenter comme une option de « centre » (pas seulement parce que ça n'existe pas, mais ça c'est un autre sujet) mais pas non plus comme une option de droite. Mais ne vous inquiétez pas, ce truc de l'idéologie c'est ça, une idéologie. Et ce qui importe, c'est le business. C'est-à-dire la politique réaliste.

Voilà.

Il reste des choses en attente dans les mégabytes, mais ce sera pour plus tard. Ou pas.



Le Capitaine.

(À suivre…)

(1) *"Solidaridad"* et *"Bienestar"* : programmes sociaux des gouvernements des présidents Carlos Salinas de Gortari et Andrés Manuel López obrador, respectivement, critiqués pour leur orientation clientéliste.(2) en référence à Alejandro Moreno, président du PRI.(3) en référence à Jesús Ortega y Jesús Zambrano, membres dirigeants du PRD.

Une Idée Géniale

Août 2024.

J'ai fait ma première capture d'écran.

Vous n'êtes pas censés le savoir, je ne suis pas non plus censé vous le dire, mais j'ai triomphé dans l'ardue et vertigineuse course technologique.

Après 6 mois 6 d'éprouvante recherche, d'études et de pratiques épuisantes, seul, sans plus d'aide que 453 vidéos de tutoriels, j'ai pu faire une capture d'écran. Je sais, ça paraît incroyable. Mais n'allez pas croire que j'en suis resté là, je me propose maintenant de trouver où a bien pu s'enregistrer la capture d'écran. Puis de déterminer à quoi sert une capture d'écran. Après ? … le monde !

Bon, de là, motivé par cette grande réussite, je me suis consacré à m'aventurer dans le monde des applications digitales (que nous, les vétérans, appelons *« apps »*), et c'est ainsi qu'a surgi l'idée dont je vous fais part maintenant :

Il s'agit d'une idée pour la fameuse transition vers un capitalisme humain (ou pour « limer les pointes du néolibéralisme » – selon la 4T –) : une nouvelle application digitale qui s'appellerait *«OnlyHaters«*. Avec elle, madame, monsieur ou *autre*, vous pourriez insulter à loisir le méchant ou la méchante de votre choix moyennant un prix raisonnable. Bien sûr, il y aurait un compte premium avec lequel le destinataire s'engagerait à lire votre message ou à voir votre vidéo (si vous en avez les moyens). Vous imaginez ? Presque n'importe quel personnage issu de la politique et du capital deviendrait millionnaire.

Le futur ministre de l'éducation, au Mexique, n'aurait plus besoin de vendre des candidatures au cartel le plus cher à son cœur. Le Suprême se retirerait avec sa pension assurée et il aurait assez pour créer son propre podcast matinal (qui est la seule chose qu'il a faite en presque 6 ans). Trump n'aurait plus besoin de recourir à la fraude fiscale pour financer sa campagne et ses entreprises. Biden-Harris n'auraient plus besoin de faire des offres saisonnières aux grandes corporations pour la guerre de conquête en Palestine. Le Pen et Macron n'auraient plus besoin de dissimuler leur affinité idéologique. Le PSOE et le PP pourraient enfin sortir du placard et s'enlacer en public. Milei n'aurait plus besoin de devenir hystérique à chaque fois qu'il dit quelque chose ni de faire sa tête de constipation aiguë. Lula, Petro et Boric pourraient payer leur abonnement aux chaînes de télé de l'empire Murdoch (Fox) sans besoin de se convertir en leurs porte-paroles (et s'il vous plaît, que quelqu'un leur dise que ceux à

hébergés chez eux et nous ont montré ce qu'était leur lutte. Ils nous ont enseigné des choses, quoi. Cela veut donc dire qu'ils nous respectent, comme nous, on les respecte aussi. Je ne crois pas que dans ce livre, ils disent du mal. »

Une *compañera*, déléguée elle aussi, regardait fixement le livre. Elle le prit dans ses mains et me dit, avec un regard de défi : « Écoute capitaine sup, je te dis clairement qu'on ne comprend pas leurs mots qui sont écrits là. Mais on le sait et on comprend leur lutte parce que ces personnes nous l'ont montrée. Je veux dire qu'on l'a vue et qu'on l'a apprise. La langue de ces personnes n'a donc pas d'importance, ce qui importe c'est ce qu'elles sont. Et ce que l'on a vu, c'est que ce sont des personnes qui luttent. »

Un autre *compa* intervint : « Et ils sont comme nous, les peuples zapatistes, parce que peu leur importe si tu es d'une «autre» planète, ce qui compte, c'est que tu luttes contre l'Hydre. Parce que «la» système se moque de la langue que tu parles, de toute façon, «elle» t'exploite, te réprime, te vole, te méprise. »

-*-

« Il se trouve que lorsque l'on est arrivées dans ce lieu, on avait peur, on était gênées. On avait peur de parler. Parce qu'on voyait que les gens de là-bas étaient très différents. Enfin, je veux dire qu'ils sont très grands et nous très petites. Et puis, ils sont «pâles» et nous, notre peau est sombre. Mais ce qui pour nous a été le plus compliqué, c'était qu'iels parlaient pas le castillan, mais qu'iels parlaient leur langue. Au moment où on devait prendre la parole, comme on l'avait fait avec d'autres équipes de *compas*, là les *compas* nous motivaient à prendre la parole, donc on s'est lancées. Encore qu'à vrai dire, oui, ça a été difficile pour nous, parce que, lorsque l'on était en train d'expliquer, le traducteur nous arrêtait tout le temps parce qu'il devait traduire chaque partie. Et on a fait avec. On devait parler petit peu par petit peu pour que ça puisse être bien traduit et en entier. Et le traducteur, il y a des mots en *castilla* qu'il ne comprenait pas. Nous, on devait être très attentives et concentrées pour ne pas oublier ce qu'on devait expliquer. Ils sont donc différents en tout, mais ils sont comme nous dans la lutte. »

-*-

« C'est dans les Balkans », me précisa dès le début le Sous-commandant Moises. « Eux, ils ne se sont pas organisés par pays pour le Voyage pour la Vie, mais à travers toute une zone qu'ils appellent comme ça, les Balkans. Ils étaient bien organisés. Comme ils ne reconnaissent pas de frontières, ils ne se battent pas parce que toi, tu es de tel ou tel pays ou que tu as telle ou telle façon de faire. Au moment de leur parler du zapatisme, je leur ai dit qu'on nous accusait de vouloir «balkaniser» le pays. Alors ils ont applaudi et acclamé. Ensuite, j'ai compris que, pour eux, ce mot veut dire «unir lorsqu'il y a un accord» parce que, malgré des guerres très dures, eux, ils luttent ensemble, mais séparés. Ils s'unissent dans la lutte contre la division que leur imposent ceux d'en haut. Mais ce n'est pas qu'il y en ait un qui commande et un qui obéisse, non. Ils se mettent d'accord. Ils se coordonnent quoi. Et aussi ils travaillent la terre. Bref, eux aussi luttent pour la vie. Pour nous, avec le voyage, avec ce Tour, ce qui a changé, c'est qu'avant, on ne savait pas qu'il y avait d'autres peuples comme nous qui ne se rendent pas au monstre et qui se

-*-

J’ai horreur de le dire, mais il semble que les légumes c’est de la politique par d’autres moyens.

Voilà. Santé et, comme ne l’a pas dit Lénine, la courge est l’ennemie principale.

Depuis les montagnes du Sud-Est mexicain.



Le Capitaine.

IMAGES DE PONTS IMPOSSIBLES :

II

Un livre.

Août 2024.

Le livre arriva quelques jours auparavant. À ce moment-là, les cheffes et chefs zapatistes étaient en réunion. Iels analysaient, valorisaient, proposaient. Le thème était le commun. Pourvu que le Sous-commandant insurgé Moises vous fasse connaître un jour le résultat du bilan. À savoir, comment ça marche toute cette histoire du commun en terres zapatistes.

Il se fait que j’étais en train de préparer une prise de parole que je devais assurer. C’est alors qu’arriva le livre. Je le feuilletai seulement. Il était dans une langue que nous ne connaissons pas, que je ne connais pas, et, après quelques recherches, je découvris que c’était du « slovène ». Je suppose qu’il y a une édition en anglais (on le devine dans le sommaire), mais à nous, on nous avait envoyé l’édition en « slovène ».

J’apportai donc le livre à la réunion et je le montrai aux chefs et aux cheffes. Je leur demandai pourquoi ou qu’est-ce qu’il s’était passé pour que leur parole, comme zapatistes, apparaisse dans une langue dont, il y a plus de 30 ans, on ne connaissait même pas l’existence.

J’attendis quelques secondes et poursuivis : « Moi, je vais vous dire pourquoi. Et je vais vous raconter une histoire. Votre histoire. L’histoire de l’Armée zapatiste de libération nationale. »

-*-

À la fin de la discussion et à l’heure du *pozol*, iels se rassemblèrent autour du livre. Je leur demandai de quoi parlait le livre. Iels répondirent en souriant qu’iels ne le savaient pas. Je leur dis : « Et s’ils nous insultaient et que nous, on le savait pas, parce qu’on ne comprend pas cette langue ? ». « Je ne crois pas », répondit l’un d’eux, qui faisait partie de la délégation, « parce qu’ils nous ont invités alors qu’ils ne nous connaissent même pas, ils nous ont nourris,

qui ils veulent plaire seront les mêmes qui les lapideront demain dans le champ médiatique). Netanyahu n’aurait pas besoin de commettre des crimes de guerre pour se maintenir au gouvernement. Zelenski trouverait une voie honorable pour sa capacité histrionique. Poutine pourrait se consacrer à monter des ours.

Et bien sûr, moi, le Capitaine, je n’aurais pas besoin de m’occuper de mon atelier de vélos électriques (qui s’appelle, évidement, « Ma Grand-mère à Bicyclette ») pour pouvoir acheter les œuvres complètes d’Arturo et Carlota Pérez-Reverte, Javier Marías et Arthur Conan Doyle (avant que vous ne commenciez avec vos procès, vos sentences et vos condamnations de bienséance politique, « sensibilité de genre » et autres choses à la mode, permettez-moi de vous prévenir que je chie sur vos tribunaux, les moraux et les autres).

Je ne sais pas, pensez-y. Ainsi, on n’exploiterait plus la force de travail humaine, juste les sentiments de rejet, de haine, d’intolérance, de racisme, d’homophobie, de misogynie, de fanatisme, etc. Le plus vil de l’espèce humaine serait source de richesse.

Ah non, oubliez : pour ça, il existe déjà les réseaux sociaux.

Nan, il y aussi des vidéos de p’tits chat et de p’tits chiens (*ooh* !)

Bref, comme répond Don Francisco de Quevedo à un autre Capitaine, vétéran des *Tercios* de Flandres* : « Nous n’avons plus qu’à nous battre, malgré tout. Contre l’ignorance, la stupidité, la méchanceté, la superstition et l’envie ». Ensuite, l’auteur ajoutera : « L’apathie, l’inculture, le manque de solidarité, la corruption ».

Bon. Santé et « Omettre les vérités n’est rien d’autre qu’une variété raffinée du mensonge ». (Almudena Grandes. Madrid, État Espagnol).

Depuis les montagnes du Sud-est mexicain,



Le Capitaine, Regardant le bateau sur la mer et à cheval dans la montagne.

Mexique, août 2024.

P.S. – Si quelqu’un, là-bas dehors, décide de capitaliser cette idée géniale, de triompher ainsi dans ce rude monde de l’ère numérique, d’avoir un spot exclusif dans la Silicon Valley, de côtoyer les Arnault, Bezos, Musk, Zuckerberg, Gates, et d’être invité par le *Précis* pour donner son opinion sur des sujets qui devraient être d’État, qu’il n’oublie pas de *« dispatcher »* un peu de fric. Nous avons besoin d’équiper plusieurs blocs opératoires. « Les planteurs de bistouri » fraternels sont prêts, il y a des candidats pour la chirurgie, il y a l’espace pour les construire, il y a des jeunes prêt·es à apprendre. Il ne manque que le matériel. Et la formation à son usage et entretien, bien sûr.

* *Tercios* des Flandres : régiments d’infanterie défenseurs de la branche espagnole des Habsbourg, aux Pays-Bas (XVIè).

L'ALEPH MAYA ?

Août 2024.

Le nuage de poussière qu'ils soulevaient pouvait se voir de loin. Comme ces tornades où le vent se poursuit lui-même et, incapable d'y parvenir, rafle tout ce qu'il trouve, le soulève vers les nuages et le jette à nouveau au sol.

« La tempête », pensai-je. « Ou quelque chose de pire », pensai-je à nouveau. « Quelque chose de pire ? », me demandai-je.

« Et s'il s'agissait simplement du triple T, la terreur qui a fait paraître les combats de catch de la WWE comme s'ils étaient arrangés à l'avance (oh ! ils le sont ? Je vous le dis, il n'y a plus de valeurs), le... Commando *Palomitas* ! » (pour qui ne connaîtrait pas le Commando Palomitas, il est composé de la Véronica, la Cintia et le Chuy, qui ont 7 ans maintenant ; Amado le bien-aimé et le Chinto qui ont maintenant 12 ans).

Et justement, comme répondant à un sort diabolique...

La première qui apparut fut la Véronica, qui, après avoir scruté la cahute toute entière d'un seul coup d'œil en mode panoramique à faire pâlir l'IOs 77.7, prévint les autres « il n'y a pas de biscuits ». C'est ainsi que, déjà découragés et ayant perdu l'élan initial, entrèrent le Chinto, la Cintia, le Chuy et Amado le bien-aimé. Ils étaient suivis par leur escorte formée de petits chiens qui peuplent les positions zapatistes. Ah, et de plusieurs chats, y compris le chat roux.

Le silence gênant produit par le manque de biscuits fut rompu par Amado le bien-aimé qui, en mentant, dit : « Peu importe les biscuits, raconte-nous une histoire ».

Sans attendre que je donne mon accord, le Commando Palomitas prit des positions stratégiques dans la cahute, avec une tactique digne du meilleur commando terroriste ou anti-terroriste – c'est la même chose –.

Acculé et me voyant dépassé en nombre et en puissance de feu (bon, il s'agissait en réalité de puissance d'eau, la Véronica et la Cintia avaient les pistolets, des jouets que, malheureusement, je leur avais donné cela fait un petit temps), je n'eus pas d'autres options. Je commençai donc avec...

L'histoire du lieu qui rassemble tous les lieux

« Ce fut avant que les tout premiers dieux, ceux qui ont fait naître le monde, n'apparaissent. C'est ce que raconte Ixmucané, celle qui était là quand il n'y avait encore personne. Elle raconte qu'il y avait, il y a très longtemps, un lieu où se trouvaient tous les lieux. Tout en un même lieu et en même temps. Et dans ce lieu de tous les lieux, tout était et, en même temps, n'était pas. En d'autres termes, le lieu était tous les lieux, mais chaque lieu n'était pas individuel. Chaque lieu avait sa façon, il était différent, distinct, très autre. Mais en même temps, il faisait partie de tout le lieu.

Tout était terrible et merveilleux. Chaque partie était le tout et était elle-même sans perdre son individualité et sa collectivité. Et tout cela fut gâché par la faute des tout premiers dieux, ceux qui ont fait naître le monde, parce que, petits mâles après tout, ils commencèrent à se battre pour savoir qui était le plus et qui était le meilleur.



tristes parce qu'on s'est demandé qui maintenant allait s'occuper de la *milpa* et de nos animaux. Mais on s'est dit qu'il n'y avait pas de problème, parce que les *compañeros* zapatistes vont sûrement en prendre soin. Mais ensuite, on nous a retrouvées et on nous a sauvées, et voilà. »

« On était organisées, comme d'habitude. À ce moment-là, il faisait très froid et sombre, et dans la maison de la *compañera* de France il y a pas d'électricité. Enfin, elle a pas l'électricité de la ville, mais elle a sa propre électricité. Elle a son électricité à part. Alors on a allumé la lumière de la maison et, pendant que nous on préparait le petit-déjeuner, d'autres étaient en train de voir pour faire chauffer de l'eau pour se doucher. Et alors une alarme s'est mise à sonner très fort et on est sorties en courant, en pensant que la maison allait exploser.

On est parties en courant chercher la *compañera*, qui est âgée et toujours en train de sourire, et on lui raconte le malheur. Mais elle riait beaucoup et puis, avec le traducteur, elle nous a expliqué que c'était pas possible de tout faire en même temps. Que chaque chose en son temps. On a ri aussi. Mais avant ça, on a failli mourir de peur. »

« Cette *compañera* vit seule. Ça lui fait pas peur. Elle ne vit pas en ville. Elle a préféré vivre dans la montagne. C'est là qu'elle a sa maison, au milieu de la montagne. Elle fait partie d'une organisation qui lutte contre les centres nucléaires. Et là, elle a ses *compañeras* de lutte. C'est-à-dire qu'elle est seule, mais elle ne l'est pas. Elle est aussi accompagnée. »

« Je ne peux pas donner le nom de la *compañera* parce que je ne sais pas si c'est son nom civil ou son nom de lutte, donc non. Et oui, on a des photos d'elle, mais on ne peut pas les publier parce qu'on doit lui demander sa permission avant, si elle l'autorise quoi. Et il faudrait donc utiliser le traducteur et lui envoyer chez elle, mais elle a pas de réseau de téléphone là-bas. Mais oui, raconte-la, l'histoire. Peut-être que ses *compañeras* la liront et lui raconteront quand elles la verront. »

« Elle nous a demandé de laisser une trace de nous en peinture sur une sorte de toile de jute. Pour se souvenir de nous, elle a dit. On a mis : « Merci. Nous vous emportons dans nos cœurs ». Et c'est vrai, cette *compañera* nous a laissé une trace avec son cœur. La vérité, c'est que, oui, nous nous sommes trouvées avec la *compañera*. En gros, on était perdues, et en fait non. Parce qu'avec cette *compañera* on s'est trouvées. »

« Et non, on n'a même pas pensé au mari ou au fiancé. Non, on s'en est même pas souvenues. Ce qui nous manquait, c'était la *milpa* et nos animaux. Mais va pas publier ça, parce que moi, je lui ai dit que j'avais beaucoup pensé à lui. »

c'était un oignon violet. Je l'ai même répertoriée ainsi : « photo d'oignon violet ».

Et puis, quand iels sont revenu·es, la *compañera* qui avait pris la photo m'a précisé que ce n'était pas un oignon, mais un radis. Elle raconte avec émotion :

« C'est un oignon ? C'est un radis, mais très différent. Il a une autre taille et une autre couleur mais à l'intérieur c'est un radis. Il est très différent de ceux de mon potager, mais il est pareil. Et il était très joli, le radis. Et ils cultivent aussi des poireaux. Ils sont différents, mais pareils. Et ce qui a la plus retenu mon attention, c'est que les personnes cultivent, elles travaillent, quoi, pour donner à d'autres personnes qui n'ont rien à manger. Le fruit de leur travail n'est donc pas pour elles, mais elles le partagent avec celles et ceux qui en ont besoin. »

« Et ces familles de là-bas, tu crois qu'elles se découragent ? Non, bien qu'il n'y ait pas de terre pour cultiver, elles cherchent le moyen de le faire. Par exemple, il n'y a que des pierres mais elles arrivent à faire leur potager. Ce qu'elles font, c'est qu'elles vont chercher de la bonne terre, elles la transportent, elles la mettent sur la pierre ou dans des bacs. Et là, elles ont leur potager ! »

« Moi, avant, mon potager je ne l'avais que dans la *milpa*. Mais, pendant le voyage, j'ai appris qu'on peut aussi le faire à la maison. Alors j'ai fait mon potager aussi là où j'habite. Et j'ai des radis et des poireaux. Ils sont différents de ceux de la famille de là-bas, mais ils sont pareils. »

« Non, je te dis que ce n'est pas un oignon, c'est un radis. Le lieu s'appelle «Bulgarie», capitale du pays qui s'appelle «Sofia». » Je l'ai alors corrigée et elle m'a simplement répondu « c'est pareil », et a poursuivi :

« Avant, on était allés dans une géographie qui s'appelle «slovénie» et là aussi on avait appris de leur manière d'être et de lutter. En France, on s'est retrouvées abandonnées. On était alors dans la maison d'une *compañera* qui ne parlait pas un mot d'espagnol, et puis moi, je parle cho'ol et donc mon espagnol, il est très différent. Dans mon équipe, il y avait que des femmes, tzotzil, tzeltal et cho'ol, et notre travail était de parler de «en tant que femmes que nous sommes». À ce moment, on était accompagnées par une habitante de la ville de Mexico qui a dû rentrer chez elle. Et quand elle est partie, elle nous a dit : «Ne vous inquiétez pas, je vais vous installer une application qui traduit. Vous n'avez qu'à parler au téléphone et alors le téléphone écoute, traduit et parle dans la langue que vous voulez.» Mais comme le téléphone ne comprend pas l'»espa-cho'ol», ni le «tzotsi-gnol», ni le «tzelta-gnol», du coup il traduisait quelque chose de différent de ce qu'on voulait dire. Et la *compañera* qui nous hébergeait, elle ne faisait que rire. Et on en a souffert un peu beaucoup, parce qu'on voulait aller aux toilettes et on savait pas où c'était. Et on savait pas comment le dire à la *compañera*. Et on allait quand même pas se faire dessus, là, devant elle. Mais avec des gestes, elle a compris et enfin elle nous a montré où c'était. »

« C'est que l'équipe qui devait nous amener à un autre endroit n'est pas venue. Et nous, parce qu'on était plusieurs *compañeras* à être restées sur la touche, on s'est demandé si on allait rester là toute la vie. Et puis, on ne connaissait pas vraiment les façons de faire de cette géographie. Toujours est-il qu'on a souffert. On s'est dit qu'on allait peut-être mourir et du coup on était

*De là naquirent les Olympiades, les sponsors et les publicités d'apologie du crime de **Nike** – qui pourraient être le slogan d'un Cartel, d'une organisation terroriste ou idem d'un Etat, ou conçues par le directeur de campagne de Trump –. Parce que pour ces publicités, deux choses sont nécessaires : un criminel qui les conçoive et un groupe de victimes qui dise : « Quelles bonnes publicités ! »*

Le regard collectif de reproche du triple T Commando Palomitas me rappela à la raison. Je compris que j'étais en train de m'éloigner du sujet. Je tirai une taffe sur la pipe cassée et repris le récit :

« C'est-à-dire que les parties ne concourraient pas pour qui était le plus ou qui était le meilleur. Mais les tout premiers dieux mâles, ceux qui ont fait naître le monde, et bien c'était des hommes. Ils commencèrent donc à rivaliser. Et chacun prit, comme on dit, sa part. Et chacun commença à faire en sorte qu'elle soit plus et meilleure que celle des autres. Et commencèrent les médisances et les regards de travers. « T'as vu que cette partie là-bas, elle est, j'sais pas, comme très obscure et très double », médisaient certains. « Et cette autre, elle est si pâle et si maigre qu'on dirait qu'elle a pas bu son pozol (1) », murmuraient d'autres. « Et ça là-bas, clairement on ne sait pas ce que c'est », s'accordèrent d'autres. Et ça n'en resta pas là, les plus forts attaquèrent les plus faibles. Et alors, il y en eut qui avaient plus et d'autres qui avaient moins. Et on oublia que celles qui avaient plus, c'était parce qu'elles avaient pris aux autres. »

Le problème c'est qu'ils commencèrent à se diviser et à se battre entre eux, devant le désespoir d'Ixmucané qui faisait son possible pour que cessent les bagarres.

Ce fut inutile.

Et donc les hommes et les femmes et les autres que créèrent les tout premiers dieux, ceux qui ont fait naître le monde, sont arrivés avec ce défaut. Autrement dit, iels veulent rivaliser pour savoir qui est le plus et qui est le meilleur.

Mais Ixmucané réussit à sauver quelque chose, et elle sema dans tous les êtres vivants le souvenir de ce lieu avec tous les lieux. Mais elle ne réussit pas à bien semer la graine et elle resta enterrée très profond dans l'âme de chaque être vivant.

C'est pourquoi les petits naissent avec le souvenir de ce lieu avec tous les lieux. C'est pour cela que c'est le premier cri, le plus douloureux, celui qui provoque l'absence. Et c'est quand ils grandissent qu'ils oublient peu à peu cette merveille, ensevelie par les années, les coups et les chutes, qu'on appelle la vie.

Et c'est comme ça que naquirent les réseaux sociaux. Tadam. »

Le Chuy interrompt : « Mais Capitaine Sup, il y avait vraiment des portables en ce temps-là ? »

« C'est un conte, bêta », lui précise la Véronica avec une calotte.

Le Chuy renvoya la calotte à la Cintia. La Véronica, dans ce qu'on appelle sororité, s'élança pour défendre Cintia. Amado le bien-aimé et le Chinto essayaient d'arrêter la bagarre, mais la Véronica était déjà en mode « tzotz » (2) (attaque 100, dégâts 100, conséquences 0) et mordait la cheville du Chuy. La Cintia voulut démontrer son courage et mordit aussi, mais le bras du Chinto (attaque 100, dégâts -1). Amado le bien-aimé voulut repousser la Véronica et il prit un coup de pied du Chuy, qui était en mode « diable de Tasmanie » (attaque 100, dégâts 100 mais, répartis entre les présents, 20 – parce qu'il se donna lui-même un coup de pied –).

L'escorte de canins et de félins contemplait la scène avec un regard réprobateur, comme pour dire « Ils ont l'air de chiens et de chats ».

C'est ainsi qu'a éclaté le chaos. Et à ce moment terrible et merveilleux, toutes les bagarres infantiles convergèrent en un instant. Toutes les bagarres n'était qu'une seule bagarre, et en même temps, chaque bagarre était particulière. Imaginez qu'une tornade naisse dans un espace de 3 mètres par 4 avec un toit en tôle et des murs mi-parpaing, mi-planches.

Mais à ce moment-là, quelque chose arriva : à la porte de la cahute apparut un agent de liaison et il déclara : « Le SubMoy demande si quelqu'un va vouloir des glaces parce que le vendeur ambulant est au *Puy*. »

Les membres du Commando *Palomitas* sortirent en horde, montèrent avec habileté sur leurs bicyclettes respectives, et se dirigèrent vers le *Puy*. Derrière eux sortit l'escorte canino-féline. Ils partirent tous.

Bon, pas tous. Assis et me regardant avec complicité, le Tragón (3) était là. Alors, donc, je sortis les biscuits interdits.

Tandis que je m'entretenais avec le Tragón, nous échangions des biscuits et des réflexions sur l'Aleph borgésien de cette manière :

« Avant de naître, nous connaissons l'Aleph borgésien. Dès la première bouffée de cet air raréfié que nous appelons "vie", nous commençons à oublier. Si on s'accroche tant à l'enfance, c'est parce qu'on sent que quelque chose de terrible et de merveilleux l'a précédée. L'oubli méthodique du vertige de nombreux mondes vivant ensemble en un seul est l'origine de l'intolérance, du racisme, du mépris... et des réseaux sociaux.

Par conséquent : prenez soin de l'enfance, c'est le plus proche que vous serez de l'Aleph. Et prenez soin de la vieillesse, c'est le plus proche que vous serez de la compréhension de l'inutilité de cet oubli appelé vie. Votre apparente distraction, vos oublis, ne sont rien de plus que l'intuition d'un souvenir d'avant la mémoire. L'Aleph Maya est la confirmation de la plus implacable des sentences : en tant qu' individus isolés, nous sommes tout-à-fait superflus, mais en tant que partie d'un tout, nous sommes nécessaires. »

Le Tragón abandonna le débat quand se terminèrent les biscuits et il partit poursuivre une carriole de glaces et de sorbets.

Conclusion : je suis un incompris.

Depuis les montagnes du Sud-est mexicain,



Le Capitaine, Août 2024.

P.S. – Ah ! Ils sont si prévisibles. Il a suffi de quelques lignes dans un post-scriptum pour les rendre hystériques. Même en ça ils sont pareils. Et alors qu'on « recommence » à peine. En attendant, avec leur réaction, ils ont « ramené » de nombreux regards vers ici. Dommage qu'ils s'en aillent déjà, ils vont nous manquer.

Publicité de la marque «NIKE» (d'articles sportifs), transmise à la télévision nationale



pendant les olympiades de 2024, aux horaires des JT « stars » – avec des sous-titres en espagnol –. « *Je crois que je suis meilleur que les autres. Je veux ce qui est à toi et ne plus te le rendre. Ce qui est à moi est à moi et ce qui est à toi est à moi aussi*. » Alors hein ? Tout un programme de gouvernement, non ? Ça ou la colonne vertébrale du « Projet 2025 » de l' *Heritage Foundation* aux USA.

IMAGES DE PONTS IMPOSSIBLES

I

Un radis… (Ou un oignon, selon le cas, ou la chose, ça dépend)

Août 2024.

Non, je ne veux pas dire que je n'en dépenserais ni même un pour écouter ce qu'ils pourraient contre-argumenter pour défendre leur précieux précis. Ni qu'en tant que « progressistes », ils sont rouges à l'extérieur mais blancs à l'intérieur. Je parle d'un radis radis. Du légume, quoi, qu'on appelle « radis ».

Cette petite histoire commence lors du Voyage pour la Vie, chapitre Europe. Avant leur départ, j'ai demandé à quelques *compañeros* et *compañeras* de m'envoyer des photos de ce qu'iels verraient et qui retiendrait le plus leur attention dans les endroits qu'iels allaient visiter.

Et en effet. Après les photos et vidéos du départ, du moment où iels sont resté·es bloqué·es dans un aéroport parce qu'iels avaient raté leur correspondance (merci au soutien de la commission de soutien), des images de différents endroits ont commencé à arriver.

Non, contrairement à ce qu'on pourrait penser, ce n'était pas des photos de monuments, de sites touristiques, de paysages, de balades ou des *selfies*. C'étaient des choses qui les interpellaient, en raison de l'importance que la délégation donnait à celles et ceux qui étaient ses amphitryon : des personnes, des groupes, des collectifs, des organisations et des mouvements de couleur, de taille, de race, de langue, de culture et de motivation tellement différentes qu'il semblait impossible qu'un même regard puisse les embrasser. Et pourtant, dans le regard zapatiste, ils s'unissaient. « Notre famille d'ici », disaient-iels quand iels parcouraient les terres de l'Europe insoumise, celle qui ne faiblit pas, celle qui ne se rend pas. À présent, en terre zapatiste, il n'est pas rare d'entendre « notre famille de là-bas ».

Il y avait des photos d'animaux, de plantes, de la nourriture qu'iels recevaient, des gens, des montagnes, des « manières » des familles de « là-bas ».

Parmi toutes ces photos, celle qui a le plus retenu mon attention, ce fut celle d'un radis. Bien sûr, moi, en tant qu'ennemi à mort des légumes, j'ai pensé que